

Georges Poulet, *Études sur le temps humain, III : le Point de départ*. Paris, Plon, 1964, 239 p.

Michel Mansuy

Volume 1, Number 3, octobre 1965

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036209ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036209ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mansuy, M. (1965). Review of [Georges Poulet, *Études sur le temps humain, III : le Point de départ*. Paris, Plon, 1964, 239 p.] *Études françaises*, 1(3), 119–125.
<https://doi.org/10.7202/036209ar>

GEORGES POULET, **Études sur le temps humain, III: le Point de départ.** Paris, Plon, 1964, 239 p.

Voici un titre plutôt inattendu pour un livre qui représente la troisième série des *Études sur le temps humain*. De toute évidence, ce point de départ est d'abord un redépart, une façon renouvelée de concevoir la durée, qui se répand de plus en plus chez les penseurs et les écrivains depuis une soixantaine d'années. Notre siècle,

2. J. L. Guez de Balzac, cité seulement pour ses *Lettres*, devrait l'être aussi pour ses *Œuvres diverses* (1644) et ses *Entretiens* (1657).

Roger Fayolle: La Critique

estime M. Poulet, ne considère plus guère, comme jadis le positivisme tainien, que la vie est un écoulement de phénomènes solidement enchaînés par un déterminisme sans faille. Il n'accepte plus telle quelle la théorie bergsonienne d'un élan vital conçu comme un courant continu et continûment en progrès. Il ne s'attache plus guère à découvrir les essences qui échappent au temps. A présent la notion de discontinu est partout, en physique comme en philosophie, et le livre où elle s'affirme le plus brillamment est peut-être *la Dialectique de la durée* de G. Bachelard, livre que M. Poulet tient, nous le savons, en très haute estime.

Ce sentiment du discontinu, Georges Poulet l'observe d'abord chez Gide, Valéry, Claudel et Proust, quatre écrivains situés au point de départ du siècle et au point de départ de son analyse, dans une introduction qui expose à l'avance les principaux thèmes du livre. Des citations toujours très pertinentes illustrent l'idée que notre vie intérieure est faite, comme l'a montré Bachelard, de veille et de sommeil, de succès et d'échecs, de progrès et de reculs, de temps forts séparés par des vides: « L'homme s'imagine « exister ». Il pense, donc il est — et cette naïve idée de se prendre pour un monde séparé, étant par soi-même, n'est possible que par négligence.

« Je néglige mes sommeils, mes absences, mes profondes, longues, insensibles variations.

« J'oublie que je possède, dans ma propre vie, mille modèles de mort, de néants quotidiens, une quantité étonnante de lacunes, de suspens, d'intervalles inconnus¹ ». De telles formules reviennent constamment dans la suite du livre. A propos de Bernanos par exemple, M. Poulet observe: « A chaque instant donc, l'être bernanosien délaisse tout, et tous les instants, pour se jeter dans l'instant. Point de durée, mais une course semblable à celle d'un homme qui, se hâtant toujours à la rencontre de son sort, sauterait de jour en jour et de minute en minute, comme on saute de pierre en pierre pour rejoindre quelqu'un de l'autre côté du ruisseau. « Je parle et j'écris comme je vis, c'est-à-dire au jour le jour », confesse Bernanos à Amoroso Lima² ». Envisagée sous cet angle, la vie de l'esprit risque de se disperser dans une succession d'attitudes peu cohérentes, car, nos actes cessant de nous suivre, ceux d'hier ne préparent plus ceux de demain. En revanche tous les renouvellements, tous les redépars, tous les actes créateurs me sont permis, ce qui fonde en tout temps ma liberté. Disons-nous que cette façon de voir les choses ne nous satisfait pas entière-

1. Paul Valéry, *Tel quel*, dans *le Point de départ*, p. 13.

2. *Le Point de départ*, p. 88-89.

ment ? Mais il faut avouer qu'elle est caractéristique de notre temps. Dans *Situations I* de Jean-Paul Sartre, on trouve ces lignes qui auraient pu être écrites par G. Poulet. Il y est question de Giraudoux et du *Choix des élues* : « Ces perpétuelles limitations du devenir accentuent naturellement le caractère discontinu du temps. Le temps n'est plus qu'une succession de petites secousses, un film arrêté. Voici comment Claudie pense à son passé : « Il y avait une série de cent, de mille petites filles qui s'étaient succédé jour par jour pour donner la Claudie d'aujourd'hui... Cette multitude de Claudies, de Claudettes, de Claudines, de Clo-Clo — car il y avait eu une Clo-Clo paysanne pendant six mois —, elle en rassemblait les photos, non pas comme des photos d'elle, mais comme des portraits de famille. » C'est ce qui explique le penchant de M. Giraudoux pour les commencements premiers. « Pour la première fois ... », « c'était la première fois ... » : nulle phrase peut-être ne revient plus fréquemment dans ses œuvres. » (p. 88-89).

Les commencements premiers : cette expression va nous conduire à la seconde signification du *Point de départ*, qui décrit aussi l'origine à partir de laquelle se constitue la conscience, en particulier celle des génies littéraires de notre siècle. Parmi les *instants* qui s'échelonnent sur la trame relâchée de l'existence quotidienne, il en est de privilégiés. Ce sont des actes de ferveur, des expériences originales, des traits de lumière, de soudaines découvertes de soi-même. Notre vie intérieure vaut, elle est ce que sont, ce que valent ces instants de choix. Pour définir la texture ou, si l'on préfère, le grain particulier d'un esprit donné, M. Poulet s'ingénie à découvrir dans ses œuvres les passages où il se saisit dans une illumination qui est comme un réveil, un nouveau départ. Au début de l'étude sur Jules Supervielle, on trouve ce fragment typique emprunté à *l'Enfant de la haute mer* : « Que prépare-t-on là ? — Qui est là ? — Quel est celui-là ? — Est-ce bien lui ? — Est-ce encore moi ? — Es-tu un ou plusieurs ? — Ai-je perdu la vie ? — Qui suis-je ? — Ah ! que m'est-il donc arrivé ? — Ah ! que vais-je devenir ? » (p. 109-110). C'est le type des morceaux que Georges Poulet prend pour point de départ de ses réflexions sur un auteur. Il nous rappelle ces quelques lignes de Marivaux qui figurent presque à la première page de *la Distance intérieure* : « Je ne sais ce qui m'arrive. — Qu'est-ce que cela veut dire ... Qui est-ce qui est à l'abri de ce qui m'arrive ? — Ce qui m'arrive est-il concevable ? Quelle aventure ! ô ciel ! quelle aventure ! Faudra-t-il que ma maison y périsse ? » (p. 4). C'est que les *cogito, ergo sum !*, les *eureka !*, tous les instants exclamatifs nous livrent en raccourci le secret d'une conscience ; c'est qu'une conscience se manifeste pleinement aux autres et à elle-même lorsqu'elle s'éveille, comme la statue de Condillac, — ou plutôt lorsqu'elle se réveille ; car les points de départ chers à

M. Poulet ne se situent pas, chronologiquement, au début d'une existence; ils peuvent avoir été précédés par de longs cheminements, comme le *cogito* de Descartes. Mais ils n'en demeurent pas moins une origine, tant il est vrai que pour Georges Poulet le temps humain n'a que peu de rapport avec celui des pendulettes: il ne suit pas l'écoulement ordonné des heures.

Cette conception de l'instant comme origine toujours renouvelée, nous ne serions pas surpris qu'elle vienne, en partie, de Bachelard qui multiplie dans ses ouvrages les *instants d'agression*, les *instants de bondissement*, les *instants de décision*, etc. « Le monde, écrit-il dans *l'Air et les songes* (p. 76), est l'instant de mon éveil ». Ailleurs, hanté comme M. Poulet par la statue de Condillac, il déclare: « S'il me fallait revivre à mon compte le mythe philosophique de la statue qui trouve le premier univers et la première conscience dans les odeurs, au lieu de dire comme elle: « Je suis odeur de rose », je devrais dire « je suis d'abord odeur de menthe, odeur de la menthe des eaux ». Car l'être est avant tout un éveil et il s'éveille dans la conscience d'une impression extraordinaire. L'individu n'est pas la somme de ses impressions générales, il est la somme de ses impressions singulières. » (*l'Eau et les rêves*, p. 10).

Comment s'opère cette somme ? Voilà le problème qui se pose à chacun d'entre nous, car nous avons presque tous senti, à un moment donné, le besoin de surmonter les fluctuations insupportables du moment présent pour nous stabiliser dans une durée. C'est aussi la question que M. Poulet traite durant tout son ouvrage, mais il le fait avec un soin plus particulier dans son introduction, à propos de Gide, de Valéry, de Claudel et de Proust, quatre écrivains choisis, semble-t-il, pour constituer un éventail de cas typiques. Tous quatre, donc, vivent intensément le discontinu de l'existence: comment se créent-ils une durée intérieure ? Gide, pour sa part, n'y parvient pas: « De l'existence instantanée à l'existence temporelle la pensée gidienne ne peut en fin de compte s'élever. Née dans l'instant, elle ne peut se dégager de l'instant. Ainsi, la conscience du moment présent, incapable de transcender ce moment, [reste] confinée à la suite des ferveurs et des désenchantements momentanés par où, tour à tour, chez Gide, elle passe ... » (p. 27). Valéry atteint à une certaine structuration, mais extérieure à lui-même, en créant une œuvre structurée: « L'art, aux yeux de Valéry, est une combinaison réfléchie de l'esprit, grâce à laquelle un ordre s'établit entre des éléments successifs destinés d'eux-mêmes à subir les éclipses de la transitivité pure. Une œuvre, ce n'est plus un assemblage fortuit de pleins et de vides, de moments où l'on pense et de moments où l'on oublie de penser. C'est au contraire un arrangement artificiel par le moyen duquel se trouvent effacés de la vie mentale les irrégularités et hiatus qui d'ordinaire la caractérisent. Tout se passe comme si

l'œuvre mettait une continuité voulue à la place des intermittences naturelles dans les trous desquelles se perd, à tout le moins provisoirement, l'esprit. » (p. 28). Pour Claudel, l'individu épars trouve un gage de stabilité dans son adhésion au monde et à la vie divine: « Saisir la présence de Dieu, c'est saisir l'action d'une puissance immanente qui ne se contente pas d'opérer en tel moment, mais opère en tous les moments, comme elle opère non uniquement en tel lieu mais dans tous les lieux. Ainsi la puissance divine devient le principe d'un mouvement pour ainsi dire propulseur, qui projette et développe chaque entité dans un monde qui n'est plus celui de l'instantanéité mais celui de la durée. » (p. 31-32). Proust, enfin, à partir de l'instant, se met en quête d'un passé perdu et, par la même opération, élabore l'œuvre à venir: « Des liens se nouent. Les instants, sans jamais se confondre, sans jamais se prolonger l'un dans l'autre, se disposent les uns à côté des autres, comme les prédelles d'une chaise ou d'un retable, établissent entre eux des relations qui ne sont plus de continuité mais de juxtaposition harmonieuse. De plus et surtout, en se présentant ainsi dans un ordre qui n'est plus l'ordre temporel, ils révèlent des similitudes, et ces similitudes, à leur tour, dévoilent des essences. » (p. 36). On comprend mieux maintenant cette formule qui éclaire tout l'aspect temporel de la critique proustienne: « Contrairement à ce que l'on suppose, le temps ne va pas du passé au futur ni du futur au passé, en traversant le présent. Sa vraie direction est celle qui va de l'instant isolé à la continuité temporelle. La durée n'est pas, comme le croyait Bergson, une donnée immédiate de la conscience. Ce n'est pas le temps qui nous est donné; c'est l'instant. Avec cet instant donné, c'est à nous de faire le temps. » (p. 40).

*
* *

Reste le second aspect, l'espace. De prime abord, le *Point de départ* ne semble pas avoir décomposé sa dialectique avec la même netteté que celle du temps. Si l'on veut s'orienter sans trop de peine, on se reportera au préambule de la *Distance intérieure*: « Ma pensée est un espace où ont lieu, où ont leur lieu mes pensées. Les voici qui arrivent, passent, s'écartent ou s'enfoncent, et je les distingue à des distances spatiales ou temporelles qui ne cessent de varier. Ma pensée n'est pas fait seulement de mes pensées; elle est faite encore, et bien plus peut-être, de toute la *distance intérieure* qui me sépare ou me rapproche de ce que je puis penser ». Quand, muni de ce fil d'Ariane, on revient au *Point de départ*, on observe que l'espace intérieur est d'abord un lieu qu'envahit le dehors, une transposition du monde qui nous entoure. L'ennui des personnages

G. Poulet: *Le Point de départ*

bernanosiens est un marais d'eau lourde dans les ténèbres. Il en a la stagnation, il se liquéfie comme les roseaux pourrissants. Mais l'espace intérieur apparaît surtout comme une spatialisation du temps par la mémoire. M. Poulet parle de *temps vides*, de *temps meublés avec ou sans interstices* (p. 28). Avec le recul des années, la distance intérieure s'allonge qui nous sépare de nos souvenirs. Ils s'estompent dans les profondeurs du moi. Même l'oubli des événements intermédiaires ne saurait les rapprocher, au contraire: les trous de mémoire creusent en nous de grands vides et, de l'autre côté de l'abîme, une évocation d'enfance émergeant soudain semble nous faire signe d'une autre planète. « En s'enfonçant dans le passé les objets dévoilent l'immensité où ils s'engouffrent. Ils sont la pierre qu'on jette dans un puits pour en évaluer la profondeur. » (p. 211). Il est ainsi des consciences qui parviennent à maintenir peuplés leurs espaces intérieurs, peuplés de souvenirs simultanés mais distincts et marqués d'un signe qui indique leurs distances respectives. Pour d'autres, oubliées, « l'espace (comme la mort) est cette lacune immense que cause dans l'âme le remplacement du temps vécu par un temps vide. » (p. 120).

Dès lors, on voit se dessiner une dialectique de l'espace qui transpose celle du temps dans un registre tout voisin. Laisser fuir de sa mémoire les instants successifs qui viennent s'y déposer, c'est vivre dans le vide, comme Gide, tout à l'heure, dans l'instant. Au contraire, en ressuscitant le passé, en mobilisant dans le champ de la conscience les plus beaux instants d'une existence éparse, l'individu construit son espace intérieur comme d'autres se structurent dans la durée: il se retrouve. « A travers le temps vécu un être qui est nous, se hâte vers nous ... » (p. 125). En définitive, ces interférences entre l'espace intérieur et le temps humain prouvent qu'au fond ces deux catégories ne sont peut-être que les deux faces d'une même réalité psychologique. En les abordant de front, Georges Poulet nous semble hanté par une seule préoccupation, toujours la même: toute conscience est menacée de désagrégation. elle se disperse dans le temps, elle s'évanouit dans son espace intérieur qui est une autre forme du temps; comment, dans ces conditions, la rassembler? Et peut-elle être rassemblée?

*

*

*

Maintenant que nous avons étudié les principaux schèmes du *Point de départ*, il nous sera plus facile de comprendre le détail des chapitres. Le corps du livre est consacré à neuf auteurs qui, à l'exception de Walt Whitman, appartiennent tous, nous l'avons dit, au XX^e siècle: romanciers comme Bernanos et Sartre, poètes (ce

sont les plus nombreux) comme R. Char, Supervielle, Éluard, Saint-John Perse, Reverdy, Ungaretti. M. Poulet aborde leurs œuvres simultanément par le biais du temps et de l'espace, en insistant toutefois davantage sur celle des deux catégories de l'entendement qui permet l'exploration la plus poussée: le temps, semble-t-il, dans les études sur Bernanos ou René Char, l'espace quand il s'agit de Supervielle, de Saint-John Perse ou d'Ungaretti. Le critique s'efforce alors de définir l'attitude de chaque écrivain en face des deux alternatives que nous avons exposées: vie dans l'instant ou dans la durée, — plénitude ou vacuité intérieure. On pourrait craindre que ces cadres de pensée ne brutalisent les esprits si divers auxquels ils sont imposés. Mais la critique de M. Poulet n'est pas un lit de Procuste. Elle respecte trop la spontanéité des écrivains pour faire violence à leurs œuvres ou même les solliciter. Celles de Saint-John Perse, tournées et retournées, ne révèlent aucun sentiment du discontinu temporel mais seulement celui de l'effacement spatial: à leur guise! Bernanos passe d'une marasme étendu comme la nuit à l'illumination soudaine d'une Grâce intermittente: soit. Au fond, le temps et l'espace sont, chez M. Poulet, des notions suffisamment souples et enveloppantes pour serrer une pensée de près sans l'étrangler. Et quelles richesses en elles! Lorsqu'il envisage l'espace intérieur, l'auteur du *Point de départ* a l'occasion d'observer l'immense domaine de l'oubli et du souvenir. S'il s'attache à l'instant, il touche à une réalité dont le contenu psychologique est encore plus riche que le contenu proprement temporel. Car l'instant c'est, par exemple, Rousseau émergeant d'une syncope, Sartre aux prises avec sa nausée, Jules Romains et sa vision unanimiste de la rue d'Amsterdam. Traiter le problème du «temporalisme structurel» revient, tout compte fait, à dire comment se bâtit une personnalité. Voilà pourquoi les catégories poulétiennes offrent tant de ressources à la critique. Elles conduisent jusqu'aux racines du moi.

Elles y conduisent surtout lorsqu'elles sont mises en œuvre avec l'habileté dont fait preuve Georges Poulet. On a pu le constater dans ses précédents volumes, on s'en rend compte également dans celui-ci. *Le Point de départ* a le mérite de conduire le lecteur aux sources vives d'où jaillit l'inspiration de treize écrivains modernes, en même temps qu'il ajoute un dernier chapitre à l'*Histoire de la durée du Moyen Âge à nos jours* que nous offrait, en son préambule, le premier tome des *Études sur le temps humain*. Nous sommes heureux de le dire, le finale est digne de l'ouverture.

MICHEL MANSUY